Zeitschrift: Unsere Kunstdenkmäler : Mitteilungsblatt für die Mitglieder der Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte = Nos monuments d'art et d'histoire : bulletin destiné aux membres de la Société d'Histoire de l'Art en Suisse = I nostri monumenti storici : bollettino per i membri della Società di Storia dell'Arte in Svizzera

Herausgeber: Gesellschaft für Schweizerische Kunstgeschichte

Band: 33 (1982)

Heft: 4

Artikel: La mythe de la reine Berthe au XIXe siècle Suisse romande

Autor: Kaenel, Philippe

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-393461

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE MYTHE DE LA REINE BERTHE AU XIXe SIÈCLE SUISSE ROMANDE

par Philippe Kaenel

Peuple suisse, une fois encore,
Devant toi voici paraissant,
La brune Histoire au mâle accent,
La Légende aux cheveux d'aurore,
Pour une même tâche s'unissant [1] !

PERSISTANCE

Le personnage de la reine Berthe jouit, encore de nos jours, d'une grande popularité. Parmi ses apparitions récentes, on peut citer la pièce de R. Barilier, jouée à Avenches en 1977, le cortège du millénaire de l'Abbatiale de Payerne en 1963, ou encore la place qui lui est réservée dans la bande dessinée *De la préhistoire à la reine Berthe* (Neuchâtel, 1981). Ces manifestations, parmi tant d'autres de moindre importance, témoignent de la vivacité d'une héroïne qui, depuis bientôt deux siècles, ne cesse d'être enterrée par les historiens et ressuscitée par les pasteurs-mythographes, de Philippe Bridel à R. Barilier: nombreux sont encore les visiteurs de l'église abbatiale de Payerne qui demandent à voir le tombeau de la «royale filandière». Un mythe très vivant dans la cité de la reine Berthe, mais aussi dans toute la Suisse, ceci depuis le XIXe siècle, époque où il connait l'accélération étonnante que cet article se propose de suivre, au gré des textes et des images qui produisirent le personnage de Berthe, tel que nous le connaissons aujourd'hui.

Il ne s'agit pas de rechercher une «vérité historique» de la reine de l'ancienne Bourgogne transjurane: elle nous importe peu, car elle est trop pauvre, diffuse, fragile [2]. Nous considérerons plutôt la popularité de Berthe au XIXe siècle, sa pertinence idéologique qui se coagule autour de deux événements: en 1817, la découverte de son pseudo-tombeau, et 1899, la pièce de théâtre d'Adolphe Ribaux représentée à Payerne.

Si l'analyse qui suit met plutôt l'accent sur les écrits, c'est qu'ils sont la base formatrice du mythe et de son iconographie.

TYPOLOGIE

Deux types d'écrits s'opposent au XIXe siècle: d'un côté, les textes publiés dans des revues et collections de vulgarisation individualisent Berthe en l'insérant au sein d'anecdotes qui prolifèrent entre elles; de l'autre, les textes érudits, écrits pour et lus par une minorité cultivée (universitaires, ecclésiastiques...), introduisent le doute, défont l'évidence de la légende.

Fig. 1. Jean-Léonard Lugardon, La reine Berthe, vers 1840. Lithographie, 17,4 × 13 cm

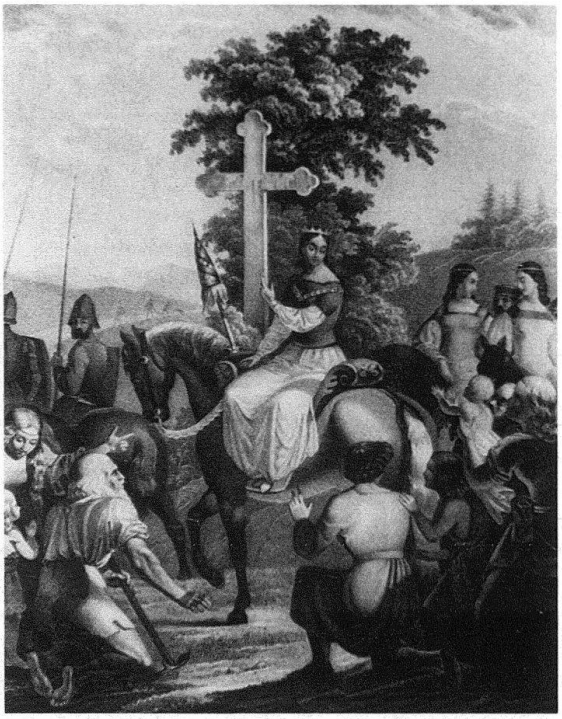


Fig. 2. Johann Gottfried Steffan, Bertha Königin von Burgund, 1833. Lithographie, 25,3 × 19,6 cm (*Die Heldinnen des Schweizerlandes*, 2e éd., Zurich, 1834)

Sous la rubrique Textes populaire, on pourrait citer les notices du pasteur Bridel (*Etrennes helvétiennes* de 1795, 1812 et 1819), l'important article de Louis Vulliemin (*La Feuille du jour de l'an de 1843*), un poème daté de 1846 de Félix Chavannes (*Etrennes vaudoises* de 1858), *La Suisse romande en zig-zag* de Cornaz-Vuilliet (1889), et la même année, *La Reine Berthe et sa fille, une page du dixième siècle offerte aux jeunes filles du dix-neuvième*, «Bibliothèque de la Jeune Fille», par Mlle S. Vincent; et bien sûr, la pièce d'A. Ribaux, *La Reine Berthe*, en 1898.

Les textes savants sont plutôt rares. Mentionnons, sous la plume de l'abbé Dey, la *«Notice historique et critique sur Berthe, reine de Bourgogne transjurane et sur sa famille»*, dans les *Archives de la Société d'histoire de Fribourg*, en 1846. Et surtout *La légende de la reine Berthe* d'Ernest Muret, tiré à part des *Archives suisses des traditions populaires*, en 1897.

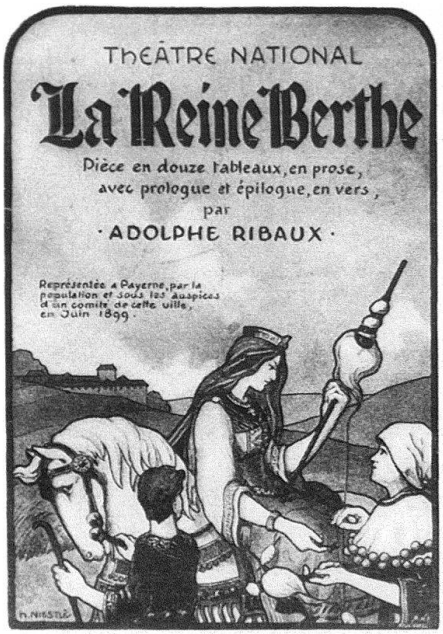
On peut s'étonner de ce que les textes d'historiens n'aient pu donner le coup de grâce à la frénésie mythopoétique des auteurs populaires. Faut-il en déduire la non-communicabilité de ces deux types d'écrits et de leurs lecteurs respectifs, ou plus vraisemblablement, doit-on conclure à la vivacité du mythe, qui, face au discours asséchant des érudits, se constitue en une parole tautologique, qui n'a pour vérité que sa propre répétition: la tradition? Laissons la parole à L. Vulliemin (1843): «Ne craignons pas de marcher dans la nuit des anciens âges, à la clarté de la tradition, guide souvent moins trompeur que les pâles lumières renfermées dans les parchemins.»

Fig. 3. Albert Anker, La reine Berthe, 1888; huile sur toile, 86 × 126,5 cm (Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne)

CHRONOLOGIE

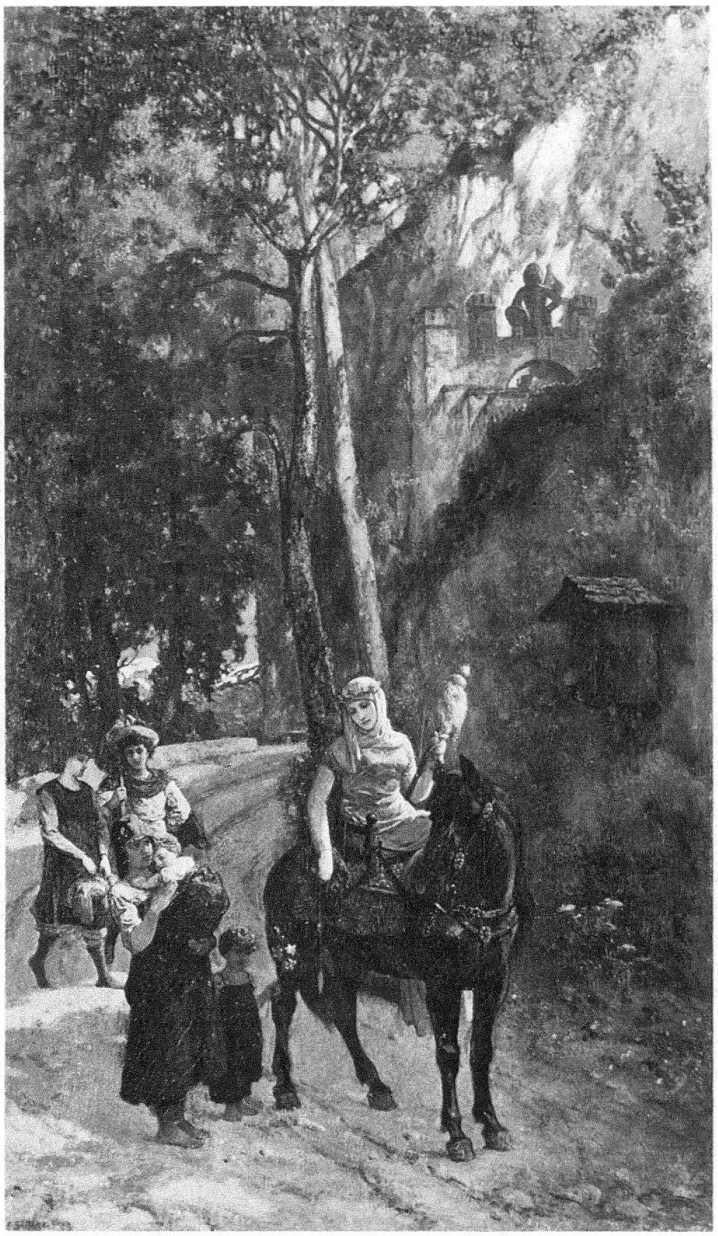
Le mythe de la reine Berthe se manifeste essentiellement pendant deux phases importantes de l'histoire vaudoise et nationale: de 1795 à 1850, puis de 1875 à 1903 environ.

Tout (re)commence dans les *Etrennes helvétiennes* de Bridel. Ce dernier non seulement établit une liste des édifices que la pieuse reine aurait fondés (liste qui sera décimée par Dey, puis Muret), mentionne son (faux) testament et le sceau qui la représente tenant une (fausse) quenouille[3], d'où sort, par contamination avec d'autres proverbes et légendes, l'image de la royale filandière. Bridel explique, entre autres, le dicton «Du temps où Berthe filait» à l'aide d'un «joli trait [...] conservé dans le journal de St. Romuald» (journal lui-même mythique: voir Muret): il s'agit de l'épisode générique, décrivant la générosité de Berthe pour «une jeune fille qui filoit en gardant quelques brebis», et sa remarque envers les nobles dames qui parurent à sa cour le lendemain, fuseau en main: «La paysanne est venue la première et comme Jacob, elle a emporté ma bénédiction.» Cet épisode fut le plus illustré par les artistes suisses romands: Lugardon (lithographie, vers 1840), Th. Bischoff (peinture murale dans sa maison familiale de Faoug, vers 1890), E. Paris (huile imitation tapisserie, fin du siècle), E. Lossier (émail daté 1900); on le retrouve sur la couverture et l'affiche de la pièce de Ribaux l'année précédente. D'autre artistes choisissent de représenter Berthe chevauchant (J.-G. Stef-



4

5



6

Fig. 4. Henry Niestlé, La reine Berthe, couverture de la pièce homonyme d'Adolphe Ribaux, 1889; photogravure, 16,7 × 11,5 cm
Fig. 5. Edouard Lossier, La reine Berthe, 1900. Email, 27,5 × 20,5 cm (Musée de l'horlogerie, Genève)
Fig. 6. Ernst Stückelberg, Königin Bertha lehrt Bauernmädchen spinnen, 1888; huile sur toile, 86,5 × 49,5 cm (collection privée)

fan en 1833 dans la série *Die Heldinnen des Schweizerlandes*, E. Stückelberg en 1886, et K. Jauslin sur le premier feuillet du *Souvenir du Centenaire Vaudois 1803–1903*). Mais qu'elle soit à cheval, qu'elle enseigne à des jeunes filles l'art de filer (A. Anker, en 1888), ou encore qu'elle reste debout comme sur le frontispice gravé par H. Hamman pour l'*Album de la Suisse Romane* (1846), Berthe ne se sépare pas de son attribut signifiant les vertus du travail: la quenouille.

Revenons à la chronologie. Le 15 octobre 1817, des ouvriers découvrent par hasard des ossements et un tombeau dans la tour Saint-Michel, narthex de l'église abbatiale de

Payerne : ces restes de femmes sont immédiatement attribués à la reine Berthe. Le 17 novembre, Bridel compose l'inscription qui devra recouvrir la sépulture, propose qu'une médaille soit fondue représentant «une femme couronnée filant au fuseau», et que le sarcophage soit déplacé dans l'église paroissiale jouxtant l'abbatiale. Il écrira aussi le chant patriotique qui accompagne, le 15 août 1818, la cérémonie de translation des restes de Berthe dans l'église protestante. Ce fut paradoxalement une cérémonie funéraire qui ressuscita le personnage de la bonne reine, dont la popularité ne va cesser de s'accroître jusque vers 1845–1850, période fondamentale dans l'histoire vaudoise et suisse, marquant la fin d'un premier cycle que le texte de Vulliemin (1843), véritable *summa* de la légende, clôture.

Le mythe reprend trois ans après l'euphorie helvétique soulevée par la 2e Exposition nationale de Genève, entre la révision totale de la Constitution fédérale et le Centenaire de l'Indépendance vaudoise, autour d'un événement de portée nationale et même internationale, puisque l'*Express* en parle : la pièce de Ribaux, jouée à Payerne, avec un énorme succès, en juin 1899. Dey (1848) et Muret (1897) ont déjà écrit leurs textes «démythificateurs», et en 1882, le *Conservateur suisse* a republié le texte de Bridel de 1819 sur le tombeau de Berthe, en se distançant de son «authenticité très problématique». Ribaux, dans le Prologue, met en scène la réunion heureuse de la Légende et de l'Histoire, complémentaires et non antagonistes, se tendant la main pour oublier leur ancien bras de fer : collaboration utopique, car le texte mythique fragmente l'histoire, l'intégrant dans sa propre forme. Significativement, la couverture de la pièce de Ribaux représente au premier plan l'épisode central de la légende et, en arrière fond, une petite reconstitution archéologique, la première, de l'ancienne abbatiale de Payerne.

IDÉOLOGIE

«Elle [Berthe] (?) eut de grandes richesses par son douaire, mais elle les augmenta par son économie [...]. Si elle pouvoit beaucoup donner, c'est qu'elle étoit bonne ménagère, et très versée dans les soins de l'agriculture [...]. Quel exemple, non pas pour nos reines, nous n'en avons point, mais pour nos femmes et nos mères de famille ! quel plus beau sceptre qu'une quenouille, non pour régir un Empire, mais pour régler un ménage ! et qu'il convient bien à l'aimable, à la pieuse bienfaitrice de l'ancienne Payerne et du Pays-de-Vaud, ce mot de Salomon, dans le tableau qu'il trace de la femme forte [...] ! *elle met la main au fuseau et prend plaisir à tenir la quenouille : ensuite elle tend sa main à l'affligé, elle avance au devant du nécessiteux !* (Prov. 31, v. 19 et 20) [6].»

«Le lin et le chanvre du pays se filent encore couramment à domicile. Filer fait partie des vertus domestiques depuis le temps de la bonne reine Berthe [7].» La quenouille, jusqu'au XIXe siècle, reste l'instrument – symbole de l'activité féminine au foyer ; filer est une nécessité, qui peu à peu perd son sens avec l'industrialisation (1801 : apparition des premières machines à filer en Suisse ; 1823 : création de la filature mécanique d'Abram Renou-Sauvage à Lausanne, dans la vallée du Flon ; 1829 : fondation de la «Filature par machines mécaniques» de Trachsel et Maillardet à Moudon...) [8]. La

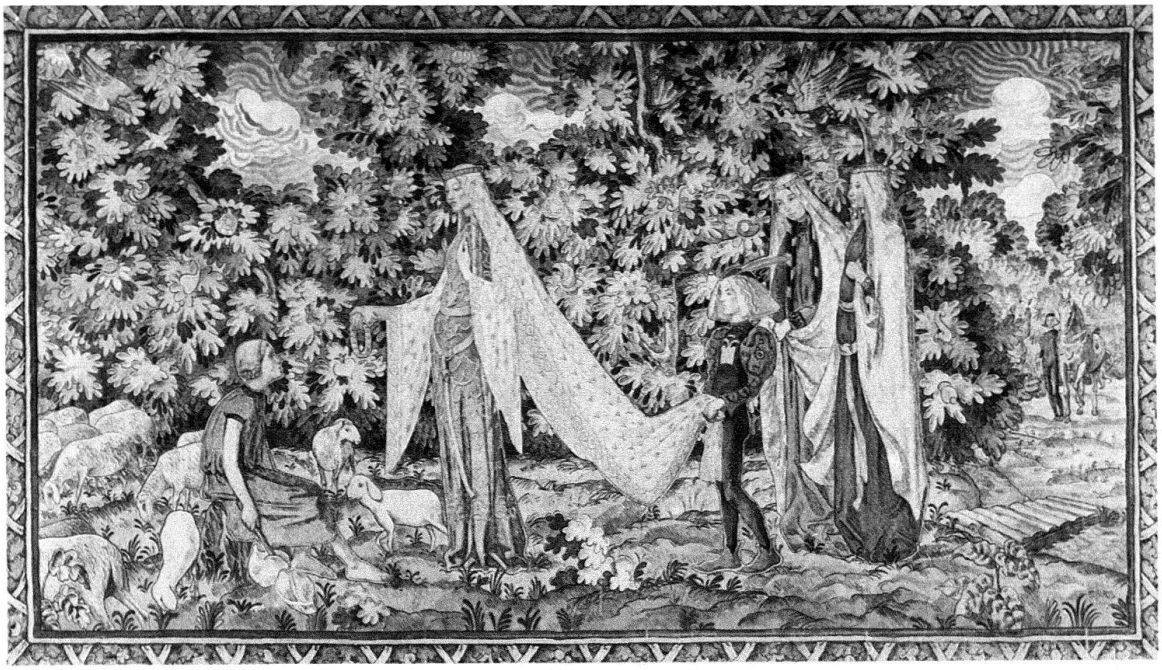


Fig. 7. Edouard Paris, Compagnie dans un bois, vers 1900. Huile sur toile, 195 × 341 cm (Musée cantonal des Beaux-Arts, Lausanne)

femme fait son apparition dans la vie publique par l'extension du travail textile du domaine privé au domaine public. Plus tard, dans les années 1870–1880, se créent les premières associations féministes en Suisse romande[9].

Face à ces bouleversements, le mythe fonctionne comme garde-fou, ses visées sont réactionnaires: il s'agit de neutraliser le décentrement de l'activité féminine en donnant comme exemple moral le cas de la reine Berthe qui, sous la plume calviniste du pasteur Bridel, de princesse chrétienne, se mue en une bonne ménagère protestante, attachée à son foyer, sa patrie.

Le mythe de l'humble filandière met en représentation l'extension *naturelle*, irradiante, d'une économie familiale au domaine public, à l'Etat, l'image maternelle de Berthe soutenant l'articulation des deux aires. Le texte de Vulliemin s'ouvre en effet sur ces mots: «S'il est, sous le ciel, une chose qui nous parle du ciel, c'est le regard qui veilla sur notre berceau; aussi le nom de mère est-il le premier qu'ait bégayé notre enfance. Puis nous avons appris à prononcer le nom de notre mère commune: la patrie. Partout où sur un sol aimé, vit une de ces grandes familles que l'on nomme une nation, partout où le peuple a combattu, souffert, il est une fille du ciel, mère de la nation, nourrice et providence du peuple.»

La Berthe maternelle, protectrice, nourricière, travailleuse, économe, représente plus que jamais au XIXe siècle, les vertus d'un passé heureux, un modèle à suivre. Elle fonctionne comme facteur *d'unification* à plusieurs niveaux:

– «Filez pour nous, filez des jours heureux»[10]: Berthe permet de conjurer les cassures historiques qui entrecoupent le XIXe siècle, en filant une continuité perdue de l'Histoire, mais que le progrès de l'économie doit restituer.

– Elle est la Reine-Mère du royaume de Bourgogne transjurane, territoire qui se trouve à cheval sur la Sarine (frontière «naturalisée»), projection idéale d'une union nationale transgressant les frontières linguistiques; tout en restant attachée au pays romand, à Payerne, l'image de Berthe cautionne à la fois les aspirations cantonalistes et nationalistes des nouveaux confédérés. En bref, elle est investie d'une présence fédéraliste.

– Reine chrétienne «protestantisée» (lors de la translation de ses restes dans l'église paroissiale de Payerne en 1818), traversant sereinement les boulversements économiques, politiques et religieux de la Suisse du XIXe siècle, Berthe, armée de sa quenouille, *fait le consensus* (fonction idéologique primordiale). Diamétralement opposée à l'image révolutionnaire de la femme produite en France en 1789 ou en 1830, elle s'inscrit dans tout un contexte qui promeut des héroïnes nationales (voir par exemple *Die Heldinnen des Schweizerlandes,* 1833) issues d'un passé semi-légendaire, telles sainte Geneviève de Brabant, sainte Idda de Toggenburg vénérée à Fischingen (Thurgovie), sainte Elisabeth de Thuringe à Marbourg.

Elle est un mythe sage, un mythe fade, réunissant toutes les divergences sous le manteau des valeurs sacrées propres au libéralisme bourgeois: celles du travail accumulateur, et de l'économie[11].

Notes

[1] ADOLPHE RIBAUX, *La Reine Berthe,* Neuchâtel 1899.

[2] MAXIME REYMOND a fait le point dans son article «Berthe» du *Dictionnaire historique et biographique de la Suisse,* II, Neuchâtel 1924 (traduction allemande sous la même date).

[3] En réalité un sceptre; voir MURET, 1897, cité ci-dessus dans le texte, pp. 298 sq.

[4] PHILIPPE SIRICE BRIDEL, *Etrennes helvétiennes,* 1795.

[5] Procès verbal, Service des monuments historiques, en cours de classement.

[6] BRIDEL, *Etrennes,* 1795 (cité note 4).

[7] PAUL-LOUIS PELET, «La Feuille d'Avis, miroir de l'économie vaudoise (1762–1850)» (*Deux cents ans de vie et d'histoire vaudoise,* Lausanne 1962), p. 155.

[8] PELET, «La Feuille d'Avis», 1962 (cité note 7), p. 156.

[9] VERENA BODMER-GESSNER, *Bibliographie zur Geschichte der Schweizer Frau im 19. und 20. Jahrhundert,* Zurich 1967 (ouvrage polycopié).

[10] FÉLIX CHAVANNES, «La Reine Berthe» (*Etrennes vaudoises,* 1857) (poème daté 1846).

[11] Il faudrait citer, à l'appui, tout l'Epilogue de la pièce de Ribaux: hymne aux vertus du travail. La représentation se terminait par un «chant d'ensemble du CANTIQUE SUISSE». Rideau.